

## Introduction

La réception de l'œuvre de Weber en France a été tardive, malgré l'attention que lui avait accordée Raymond Aron dès la fin des années 1930 [Aron, 1938a, 1938b]\*. Les premières traductions datent en gros des années 1960 [*Le Savant et le Politique*, 1959 ; *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1964 ; *Essais sur la théorie de la science*, 1965 ; *Le Judaïsme antique*, 1970 ; *Économie et Société I*, 1971]. Toutefois, durant ces années où le marxisme et le structuralisme fournissaient les grands paradigmes autour desquels s'organisaient les débats dans les sciences humaines, le parrainage d'un Raymond Aron [1967] ou d'un Julien Freund (un des premiers traducteurs et commentateurs de Weber en France [1966, 1990]) inscrivait l'œuvre weberienne dans le contexte de débats théoriques et politiques très éloignés de ceux qui avaient présidé à l'élaboration de celle-ci, et ce décalage a pesé sur son interprétation et sa réception. Aron, et Freund plus encore tendaient à faire de Weber un adversaire de Marx, au plan scientifique aussi bien qu'au plan politique : la « sociologie compréhensive » de Max Weber paraissait fournir les moyens d'édifier une sociologie de l'action (opposée à la sociologie des structures) se recommandant de l'« individualisme méthodologique » (opposé au holisme) et supposée entretenir des relations d'affinité avec le libéralisme politique. Les voix dissidentes qui suggéraient que les positions théoriques de Weber et de Marx n'étaient pas aussi antagoniques ont été à

---

\* Les références entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage. Cf. également page précédente la liste des abréviations renvoyant aux ouvrages de Max Weber.

l'époque peu entendues. Si l'on ajoute à cela qu'une grande partie de l'œuvre wébérienne est constituée par une sociologie des religions, genre peu en vogue durant les décennies 1960-1980 (où la conviction était répandue que les religions avaient définitivement cessé de faire histoire), on a quelque idée des raisons pour lesquelles la traduction des écrits de Weber a connu un temps d'arrêt après la parution du premier volume d'*Économie et Société* [1971]. L'enseignement en sociologie ou en sciences politiques se limitait généralement à *L'Éthique protestante*, à quelques éléments convenus tirés de sa méthodologie (l'individualisme méthodologique, l'idéal-type) ou encore à la typologie des formes de légitimité.

La publication d'une traduction française du texte *La Ville* en 1982, de même que celle de la *Sociologie du droit* en 1986, dues l'une et l'autre à des initiatives individuelles, indiquaient certes un renouveau d'intérêt pour l'œuvre wébérienne. Mais c'est seulement à la fin des années 1980, et plus nettement durant les années 1990, que la situation s'est fondamentalement modifiée. Le vide laissé dans le champ théorique par le retrait du marxisme et l'essoufflement des paradigmes structuralistes, l'influence de Pierre Bourdieu, qui a toujours opposé une interprétation intégrant les traditions durkheimienne et wébérienne à l'antagonisme stylisé par d'autres courants de la sociologie française [Bourdieu, 1971], l'insatisfaction croissante à l'égard de sciences sociales de plus en plus tournées vers l'expertise plutôt que vers la réflexion critique, une conjoncture marquée par un intérêt renouvelé pour les effets sociaux et politiques des religions sont autant d'éléments qui ont favorisé une nouvelle réception de l'œuvre de Weber. La parution en français du recueil *Sociologie des religions* [1996], de *Confucianisme et Taoïsme* [2000], d'*Hindouisme et Bouddhisme* [2003], venant s'ajouter aux traductions, anciennes et nouvelles, de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1964, 2000, 2003] et à celle du *Judaïsme antique* [1970], permet désormais au lecteur français d'accéder à l'ensemble de la sociologie des religions de Max Weber. La parution des *Œuvres politiques* [2004], choix de textes politiques de Weber parmi les plus importants, comble une autre lacune. À ces deux massifs, sociologie des religions et écrits politiques, il faut ajouter la traduction de quelques autres textes, *Économie et société dans l'Antiquité* [1998], la *Sociologie de la musique* [1998], *La Bourse* [1999], qui permettent d'apprécier la diversité des intérêts

et des compétences de Weber. Aussi différents que soient à première vue les champs de recherche dans lesquels Weber est intervenu (sociologie des religions, théorie politique, économie et histoire économique, méthodologie des sciences sociales, sociologie du travail, sociologie de l'éducation, sociologie de la musique), les analyses qu'il développe à leur propos sont constamment guidées par quelques questionnements clés qui confèrent à son œuvre une unité remarquable. L'œuvre webérienne est incontestablement portée par ce que l'on appelle aujourd'hui un « programme de connaissance ». Le travail de traduction des années 1990 et 2000 a été accompagné par des propositions d'interprétations, partielles pour des usages spécifiques (par exemple, l'histoire et la théorie économique : Bruhns [1996, 2004] ; Lallemand [2004] ; Steiner [2004], et la sociologie du droit : Coutu [1995], Lascoumes [1995]) ou plus ambitieuses, visant à identifier la problématique d'ensemble de l'œuvre. Les lectures proposées de Weber en France durant les années 1990 ont été souvent influencées par l'interprétation de Jürgen Habermas dans sa *Théorie de l'agir communicationnel* (paru en français en 1987) : la focalisation sur certains thèmes, tels que la « rationalisation occidentale », le « désenchantement du monde », la question de la légitimité ou encore le polythéisme des valeurs et l'abstinence axiologique que Weber recommandait aux sciences sociales, est en partie le produit de cette influence. D'autres auteurs étrangers ont été traduits depuis, le politiste allemand Wilhelm Hennis [1996], le sociologue américain Stephen Kalberg [2002], dont les interprétations sont sensiblement différentes. Le travail d'interprétation a particulièrement profité de la publication en cours d'une édition critique de l'ensemble des écrits et de la correspondance de Weber (*Max Weber Gesamtausgabe*, désormais *MWG*), entreprise de longue haleine conduite à Munich par un collectif sous l'égide de la Commission de l'histoire sociale et économique de l'Académie bavaroise des sciences : vingt-deux volumes ont été publiés à ce jour, et l'ensemble devrait en rassembler au total quarante-six. La convergence entre, d'une part, la disponibilité de ce matériel en partie nouveau, ou bien, quand il s'agit d'écrits déjà connus, éclairé par une meilleure connaissance des conditions de rédaction, et d'autre part les incertitudes des sciences sociales contemporaines, en quête de points de repère, explique que Weber ait

acquis durant les deux dernières décennies, en France comme ailleurs, le statut d'une autorité rarement contestée.

Cette obédience quasi unanime est sans doute la difficulté majeure à laquelle doit s'affronter aujourd'hui le lecteur néophyte : comment s'orienter dans cette œuvre proliférante, comment juger de la pertinence des usages multiples qui en sont faits, à quel interprète s'en remettre pour guider une première lecture ? Il en est de Weber comme de tout grand auteur : ses réceptions successives sélectionnent des aspects à chaque fois différents de sa pensée pour les porter durant un temps au premier plan de la lecture que l'on en fait. Cela ne signifie pas que ces lectures sont fausses, ni même forcément partielles, mais que la grandeur d'une œuvre se manifeste précisément à la richesse des ressources qu'elle offre, ressources que les générations ultérieures mobilisent en fonction de la configuration spécifique de problèmes qui constitue leur présent. Le chemin que l'on propose ici de parcourir à travers l'œuvre de Weber n'est donc qu'un chemin possible parmi d'autres, dont les choix ne peuvent être justifiés que par un diagnostic implicite des problèmes principaux qu'affrontent aujourd'hui les sciences sociales et des questions cruciales qui caractérisent notre époque.

Le premier chapitre fournit des éléments d'information relatifs à la formation scientifique et à la carrière de Weber, ainsi qu'un aperçu général des différentes parties de son œuvre. Les deuxième et troisième chapitres traitent de ce que l'on appelle communément la « méthodologie » wébérienne. On distinguera ici son épistémologie, c'est-à-dire sa conception de la nature de la connaissance en sociologie et en histoire, ainsi que des relations entre les différentes sciences humaines et sociales, et sa « méthodologie », entendue au sens strict de la systématisation des procédures de l'argumentation. Le deuxième chapitre insiste particulièrement sur la manière originale dont la sociologie wébérienne conjugue le point de vue de l'historien et les exigences de la théorie, tandis que le troisième explicite ce qu'est la sociologie « compréhensive », et les rapports qu'elle entretient avec la psychologie et la théorie juridique. Sous le titre « Rationalités », le quatrième chapitre évoque les ambiguïtés des notions de « rationnel, rationalité, rationalisation ». À l'encontre des interprétations qui font de la rationalisation le maître mot de la pensée de Weber, et sans nier l'importance centrale que possède ce thème dans l'ensemble de son œuvre, on invite ici à

le considérer moins comme une solution que comme un problème, c'est-à-dire comme le point de condensation d'une ambivalence qui traverse toutes les dimensions de ses analyses. Le dernier chapitre, enfin, recentre le programme de connaissance de Weber autour des notions de « conduite de vie » et de « puissances sociales », à la lumière desquelles se laisse reconstituer la cohérence entre ses positions épistémologiques et ses analyses concrètes.